

DU 25 MARS 1870.

# SOEUR SAINTE-ROSE

NOUVELLE

Par ANDRÉ LEO.

Aux abords de la petite ville de M...,  
près d'Alençon, un soir d'octobre, deux  
religieuses, vêtues de l'ample robe gri-  
se et de la coiffe blanche allongée sur  
le visage en auvent, marchaient côte à  
côte sur la route. Le jour baissait ; elles  
pressaient le pas ; leurs longs chapelets  
se balançaient sur leurs robes, et, derrière  
elles, s'allongeaient la rangée d'ormesaux  
qui borde l'avenue, sans que les voyageurs  
servaient encore autre chose devant leurs  
pas qu'une ligne blanche sinueuse em-  
brassée de verdure. A peine échangeaient-  
elles de temps en temps quelques paroles.  
L'une des deux se signa, prit un chapelet  
et marmotta des lèvres. Sa compagne l'i-  
mita, mais un peu nonchalamment et

continua de fixer d'un regard vague — qui émanait d'un iris bleu comme un ciel d'été — les nuages encore empourprés du couchant sur lesquels se détachait le délicat feuillage des ormeaux.

Comme toute paire de religieuses en tournée, ces femmes étaient l'une vieille et l'autre jeune. La vieille, une incarnation d'aigre-doux, en chair et en os, replete, un peu lourde, aux traits jadis agréables, beaux peut-être ; mais qui empatés d'inertie morale et intellectuelle, n'exprimaient qu'une pleuse maussaderie.

Sa compagne, mince, élancée, un peu maigre, avait cette blancheur trop diaphane, qu'on rencontre fréquemment sous ces coiffes jalouses de l'air, du soleil, et, secrètement, de la vie même. Les joues de la jeune sœur n'avaient pas cependant perdu toute couleur ; c'était un coloris de rose du Bengale, faible et doux. Ses yeux avaient une expression inconsciente de langueur, qui n'était pas de la tristesse ; la bouche, assez grande, et qui, sous prétexte d'un faux pas, s'ouvrait sur de belles dents bien rangées, gardait, malgré cette empreinte générale de mélancolie, quelques signes d'une jeune et riieuse vivacité.

Au milieu du silence, que troublait à peine le bruit du vent dans les feuilles et le choc précipité de leurs pas sur le sol, un gémissement vint frapper les oreilles des religieuses. La plus âgée tressaillit, serra son chapelet dans ses mains, et pressa le pas ; la plus jeune s'arrêta, et regarda autour d'elle.

C'était d'un champ, au bord de la route, que partait le gémissement.

— Jésus! s'écria la vieille religieuse, qu'attendez-vous, ma sœur? à cette heure-là!...

— Si c'était quelqu'un de malade, ma sœur?

— Un ivrogne plutôt. Venez, venez: il est imprudent de s'arrêter à ce qu'on entend la nuit.

Cédant à cette injonction, la jeune sœur se remit en marche: mais au bout de quelques pas, elle s'arrêta de nouveau.

— Ce serait un péché, ma sœur, dit-elle, que de laisser en danger quelqu'un que nous pourrions secourir.

— Voilà bien de vos imaginations, répondit l'autre un peu aigrement.

A ce moment, une voix d'enfant s'éleva, pleurante, et le même gémissement se répéta, suivi de quelques paroles confuses.

— Entendez-vous, ma sœur?

— J'entends, répliqua la vieille, d'un ton sec.

Mais bientôt, comme se reprochant cette réponse, elle reprit plus doucement:

— Vous avez raison, sœur Sainte-Rose, nous devons aller voir ce que c'est.

Elles se dirigèrent aussitôt du côté d'où partaient les voix. Sœur Sainte-Rose sauta légèrement le fossé, d'ailleurs peu large, qui séparait la route du champ voisin et tout aussitôt se trouva près d'une femme affaissée par terre, qui tenait sur son sein un petit enfant endormi, tandis qu'une fillette d'environ cinq ans, pleurait, en demandant quelque chose, dans un langage inintelligible, mêlé de sanglots.

L'attitude brisée de cette femme, l'ex-

pression ardente de ses yeux et l'éclat de ses joues, qui ressortaient enflammées, sur un fond de teint livide, frappèrent la religieuse au premier coup d'œil.

— Vous êtes malade? fut son premier mot à l'étrangère.

— Oui, répondit celle-ci, bien malade! Mes enfants ont faim et froid. Prenez pitié de nous, ma sœur.

— Jésus! répondit seulement, en joignant les mains, la jeune religieuse.

Et revenant vers sa compagne qui semblait la directrice de leur association, — et que son obésité plus que sa grandeur avait retenue sur l'autre bord du fossé — elle peignit en quelques mots le triste tableau qu'offrait ce groupe misérable.

— Qui est cette femme? d'où vient-elle? demanda la vieille sœur.

Et la conversation suivante s'établit, par l'intermédiaire de sœur Sainte-Rose :

— Nous venons des environs de Saint-Brieuc, loin d'ici.

— Ou vont-ils?

— A Paris...

La voyageuse semblait vouloir poursuivre; mais au lieu de parler, elle soupira.

— Que vont-ils faire là?

— Rejoindre.... mon mari.

— N'a-t-elle donc point de parents?

Est-il possible qu'elle vienne, avec des enfants, de si loin à pied?

— Jen'ai point de parents... proches, et seulement une amie à Rennes. C'est en m'arrêtant là pour la voir et afin de reposer un peu les enfants, que je me suis aperçue... hélas!... que j'avais été volée

de mon peu d'argent, en chemin de fer sans doute ; ou bien, l'aurai je perdu. Alors, j'ai continué mon voyage à pied, par petites journées, demandant l'hospitalité sur la route. Mais deux ou trois fois, la nuit, j'ai manqué d'asile et la fatigue trop grande, un refroidissement, la fièvre.... Tout à l'heure, j'ai senti que je ne pouvais aller plus loin.

— Avez-vous des papiers ?

La pauvre femme exhiba un paquet de lettres froissées, qu'elle dit être de son mari ; mais d'attestation de monsieur le maire, point ; ce que la vieille sœur jugea suspect. Elle grommelait là-dessus, quand sœur Sainte-Rose l'interrompit :

— Sœur Sainte Angélique, cette femme paraît bien malade :

— Hum ! allons..... on ne peut s'empêcher de la recueillir. Nous avons pourtant bien assez de nos pauvres... Enfin ! nous allons la conduire à notre mère supérieure ; on verra.

Ces mots étaient à peine prononcés que sœur Sainte-Rose s'emparait du petit enfant et aidait la pauvre femme à se lever. On reprit la route. Il n'y avait tout au plus qu'un quart d'heure de marche jusqu'à M..... ; mais la malade ne se traînait qu'avec peine ; ses pieds étaient enflés ; elle éprouvait des douleurs de tête presque insupportables, et tout dévorait en elle les ravages d'une fièvre violente. Quant à la petite fille, elle pleurait toujours, mais tout bas, parce que sœur Angélique, en la prenant par la main, lui avait ordonné de se taire, d'une voix terrible.

— Appuyez-vous sur moi, dit sœur Sainte-Rose à l'oreille de l'étrangère.

— Oh ! vous êtes bonne, ma sœur.... Mais mon petit garçon vous charge déjà bien assez.

— Non, il n'est pas lourd du tout. Quel âge a-t-il ?

— Huit mois. Hélas non ! il n'est pas lourd. Il a tant maigri ! C'était un bien bel enfant ; mais il a tété du mauvais lait.

L'enfant dormait dans les bras de la sœur, comme auparavant dans ceux de sa mère. A peine sœur Sainte-Rose sentait-elle ce petit poids sur son bras, et un faible souffle contre son sein. Au sortir de l'ombre des ormeaux, comme on entrait dans la ville, elle put entrevoir le visage de l'enfant et le trouva joli ; mais tout maigret et pâle.

Au seuil de l'hospice, comme si elle avait médité de s'épargner un nouvel interrogatoire, et de maussades formalités, la pauvre femme s'évanouit. On la porta dans une grande salle, qui contenait onze lits, la plupart occupés. La petite fille, devant toutes ces choses étranges, souffrant de faim et de froid, ne put se retenir plus longtemps de crier, et réveilla le poupon, qui se mit de la partie.

— Marie-Jésus ! s'écria la supérieure, qu'allons-nous faire de ces enfants-là ? Ils vont réveiller nos malades. Emmenez-les dans la cuisine, sœur Sainte-Rose, et donnez-leur à souper.

La jeune sœur obéit à cet ordre avec joie. Il lui en eût coûté de laisser aux soins d'une autre de pauvres enfants si

malheureux. Cependant, le petit la regardait effaré, comme s'il avait peur d'elle. Peut-être était-ce le costume de la religieuse qui lui causait cet effroi !

Sœur Sainte-Rose alla s'asseoir au coin de la cheminée et pris la sœur cuisinière de lui donner un peu de potage pour les enfants. Une belle assiettée fumante et la chaleur du foyer calmèrent tout de suite la petite, et, bientôt après avoir mangé, sa tête ronde, coiffée d'un bonnet noir, d'où s'échappaient en frissant des cheveux blonde, se pencha de côté et d'autre et finit par s'appuyer sur les genoux de la sœur, où elle demeura profondément endormie. Mais quant au poupon, il détournait sa bouche de la cuiller, et se rejetant en arrière, comme s'il eût cherché le sein maternel, il poussait des cris perçants.

— Hélas ! dit sœur Sainte-Rose, d'est du lait qu'il faudrait à cet innocent. N'y aurait-il pas moyen, ma sœur, de lui en donner ?

— A cette heure ! il n'y en a plus, répondit la cuisinière, une religieuse vieillie et un peu sourde, qui, après avoir dit cela, continua de vaquer à ses affaires, comme si la chose ne lui eût rien fait.

L'enfant souffrait pourtant. Et sœur Sainte-Rose aussi. Car il était bien cruel d'entendre crier cet enfant, de savoir ce qu'il demandait et de ne pouvoir le lui donner. Il souffrait : ses petites joues pâtries avaient des tons jaunes ; sa petite bouche en s'ouvrant laissait voir le dedans des lèvres et la langue teintes d'un rouge vif, et ses cris, grêles et en-

rouds, sortaient d'une poitrine qu'on eût dit fêlée. Quelques cuillerées de bon lait l'eussent tant rafraîchi!

S'il n'y en avait pas, du lait, dans le couvent, il y en avait dans la ville, tout près même, chez des voisins. Malheureusement, à cette heure, la règle interdisait de sortir...

Si l'on demandait à la supérieure?... Ce serait bien. Puis, sûrement elle refuserait... les règlements ne s'enfreignent pas pour si peu. L'homme n'est-il pas né pour la souffrance? soit; mais les enfants!...

Il avait un cri qui déchirait l'âme, et il semblait dire avec les yeux en larmes : Je suis si petit, si faible! j'ai tant besoin de secours! Vous le voyez, et vous me laissez mourir!

Sœur Sainte-Rose avait envie de pleurer. Elle s'aperçut que les petits pieds de l'enfant étaient froids et les réchauffa; il en fut apaisé pour un instant; mais quand elle essaya de nouveau de lui faire boire un peu de bouillon, il recommença de crier et de détourner la tête. Aux regards qu'il jetait autour de lui, on voyait qu'il cherchait sa mère.

Un désir ardent présentait toujours à l'esprit l'image des biens désirés; ainsi sœur Sainte-Rose avait-elle sous les yeux le buffet des voisins et les bienheureux pots de lait qui s'y trouvaient. Que n'eût-elle donné pour les avoir! Elle rencontra l'œil noir de l'enfant, et ce regard exprimait tant de désolation et tant d'infortune, qu'elle n'y tint plus; au risque même d'un péché, après avoir écarté doucement



la petite dormeuse, elle se leva et sortit de la cuisine avec l'enfant.

Elle allait jusque sous le porche raconter à la tourière son ennui.

Quoique un peu bavarde, celle-ci était une excellente femme.

— Attendez, s'écria-t-elle, à l'instant, la Gilles sort d'ici. Je vais l'appeler.

Elle courut à la porte, et grâce à un *prêt* perçant, fit revenir la visitante, qui volontiers alla chercher du lait. Ainsi, ni l'une ni l'autre des religieuses n'ayant mis la pied dehors, et la tourière ayant seulement passé la tête hors de la porte, elles espérèrent n'avoir point péché.

La Gilles revint, apportant du lait et même un morceau de sucre, et bientôt après, sœur Sainte-Rose, toute heureuse, posait sur les lèvres de l'enfant une cuillerée de lait tiède sucré. Déjà, il s'insurgeait, quand la saveur du lait qui pénétrait dans sa bouche, opéra dans ses résolutions un changement subit. Il but, et même s'appropriant, saisit la cuiller de sa petite main et aida l'opération, de manière à la rendre fort difficile. Après cela, ses yeux se fermèrent ; sa tête se pencha sur le bras de la jeune sœur, et il s'endormit.

Le petit hospice de M..... ne recevait que des adultes. Rien n'était donc disposé pour le coucher des deux enfants. On ne pouvait leur faire passer la nuit dans une salle habitée par des malades et plusieurs fiévreux ; le médecin, d'ailleurs, appelé près de la voyageuse évanouie avait formellement défendu qu'elle donnât le sein à son enfant et le couchât avec

elle. Il trouvait cette femme fort malade. On laissa donc l'enfant à sœur Sainte-Rose, qui lui bâtit dans sa cellule un petit lit, tandis qu'une autre religieuse fut chargée de loger la petite fille.

C'est une erreur commune de croire que l'intensité de la vie dans l'être est en raison du nombre et de l'importance des événements dont l'existence de cet être se compose. Il est des gens que les circonstances les plus émouvantes laissent presque insensibles; d'autres, à qui les faits les plus simples fournissent des émotions ardentes, — en ce cas, presque toujours secrètes. — C'est que la vie réside non dans l'objet, mais dans l'être même, qui pour s'épancher, au besoin, prendra tout prétexte : un roseau, à défaut d'un chêne; la plante ou l'animal au défaut de l'humanité, au défaut du fait, le rêve. Les passions puériles, qu'on méprise et raille chez ceux que leur maigre destinée a privées de passions plus hautes, sont germes de même espèce, auxquels le sol a manqué.

Chez sœur Sainte - Rose , l'éducation compressive du couvent avait refoulé tout au fond, dans le secret de son âme, les facultés aimantes, d'autant plus timides qu'elles étaient plus tendres, — et si discrètes, que sœur Rose quelquefois n'eût su dire elle-même pourquoi le cœur lui battait si fort. Il en était ainsi ce jour-là, tandis qu'elle portait le petit enfant dans sa cellule. Cet embarras de l'avoir en garde la nuit comme une mère, — embarras que sœur Sainte-Angélique, par exemple, eût, d'une résignation aigrelette, offert à



comme à l'ordinaire, le bon  
maternel, et ce n'est pas  
Ne pouvant l'appréhender, et  
cria, mais sans succès, à son  
bras et se mit à le balancer, et  
dans sa chambre, sur le  
et deux d'un côté, et de  
mères l'ont dit.

AN. 11

(Du côté de la droite)

---

1 MARS 1973

# NOUVEAU SAINT-ROSE

NOUVELLES

Par ANDRÉ LEO

Les hommes de l'entant s'attendent à ce que les choses se fassent graduellement, sans heurts, sans le moindre traumatisme. Ils ont l'habitude de l'attente, de la patience, de la lenteur. Ils ne comprennent pas la rapidité, la violence, la soudaineté. Ils ne comprennent pas la nuit, la nuit des cellules.

Comment faire ? La règle est simple : ne pas deviner cela ?

— Pour ; mais ce n'était pas la première fois qu'elle n'avait plus d'avoir dans sa chambre de petits enfants, et des fois... — A sa sœur Rose elle racontait.

Elle était plus surexcitée par la crainte des cris de l'enfant, puis qu'elle ne s'était éveillée par un cauchemar personnel, car osa elle ouvrir sa porte, descendre furtivement, rallumer le feu dans la cuisine, toutes choses qui, découvertes, eussent fait un scandale, dont nous n'avons pas l'idée. Pendant cette audacieuse entreprise, sa conscience la tourmentait bien sans doute ; mais plus encore, il faut avouer, la crainte que l'enfant ne se réveillât pendant son absence. Heureusement, tandis que courrait le feu, le cœur palpitant, elle écoutait, aucun bruit ne parvint jusqu'à elle, et bientôt elle remonta, pieds nus, soulevant, cachant sous son tablier de sa main, avec un faron de lait tiède, qu'elle garda sur sa poitrine pour en entretenir la chaleur. Tout cela était-il bien ? Mais elle ne pouvait s'empêcher de le faire. Oh ! comme le cœur lui battait !

Elle voulut bien enfin boire, et presque aussitôt se rendormir. Sœur Sainte Rose eut beaucoup de plaisir. Mais au milieu de quel bonheur ? Pour conduire cet enfant et pour le persuader, étaient des paroles vraiment maternelles qui lui étaient échappées, échappées en vérité, comme si du fond de son cœur un ressort les aurait poussées. Elle avait, Vierge, sans y penser, elle avait appuyé sa main sur ce doux front. Elle qui n'était pas mère, qui ne pouvait l'être jamais, elle avait agi ainsi. Elle en était consciente, et pourtant, elle avait des larmes de joie qui lui envenaient aux yeux et qui tombaient au voir dans sa coupe, à l'aube d'un jour d'été.

Non, vous-avis de Dieu, elle n'était point tranquille. Tant de soucis et d'agitation pour une créature... Mais un pauvre petit enfant ! Dieu n'était-il pas trop grand et trop bon, pour en être jaloux ! Lui aussi devait en avoir pitié, il aime l'union et le tout d'amour et de charité vont à lui, qu'assurément il ne pouvait regretter la part d'union, par une de ses plus humbles épouses, à ce petit être si vaillant, fier et abandonné.

Au jour, en ouvrant les yeux, elle vit l'enfant sur son petit lit qui, d'un air étourdi, sérieux, la regardait, qu'il était habile et charmant, ainsi cramponné de ses petites mains, pour voir ! Il y avait dans ses yeux une intelligence ! Elle ne put retenir une exclamation admirative, et, de sa plus douce voix, en lui souriant, elle l'appela, le sachant pas son nom.

— Mon petit ami !

L'enfant resta sérieux, mais ne cria point. La jeune religieuse se leva, et bien doucement, tout en souriant au bambino et en lui parlant des yeux, elle fit sa modeste toilette. Sérieux toujours et comme réfléchi, l'enfant ne quittait pas des yeux cette jeune fille, en le regardant tout et en rupon court, la tête et n'ayant de simple jeunesse, qu'il voyait aussi tourner autour de lui sans trop de prudence et de crainte, il se laissa aller et habiller, et après cela, quand elle le prit dans ses bras et le porta à la table de la cuisine, qui lui avait été assignée, il regardait tout à l'aise, au-dessus de sa tête, le saint-Rose, il regardait tout à l'aise...

Quelle grâce et comme elle en fut reconnaissante !... Les deux petites filles au bain, ce fut presque un bûche de nourriture que reçut l'enfant.

Mais quelque on l'ait plus tard, quand

elle fut mise sur la tête en gisant bonnet de percale blanche enfoncée, au fond duquel on apercevait à peine sa ligne de poitrine et ses yeux bleus. Les ordres, après l'avoir contemplée d'un air chargé, de garnir la tête, et se mit à peindre et à se mettre à attendre un peu de confiance, et le reprenant dans ses bras, descendit en soupirant.

On lui remit alors aussi la petite fille cécave, rassurée par ce doux voix de sœur Sainte-Rose, eut bientôt sa langue se délier. Elle dit le nom de son frère Petit-Jean, le sien Josephine, et parla de son papa, qui était parti, bien loin. puis, elle demandait sa mère à tout moment.

La mère aussi demandait ses enfants, et sur l'ordre du médecin, on chargea sœur Sainte-Rose de les lui conduire. Dans le corridor qui menait à la salle des femmes, ils rencontrèrent le docteur, M. Marinier. C'était un petit homme vil et brun, non pas de cheveux car il les avait laissés à peu près tous, comme il le disait, sous les tropiques mais de teint blanc, avait été chirurgien sur un vaisseau. Ses traits, à commencer par le nez, avec l'âge, à s'arrondir. À la vue de la sœur Sainte-Rose, qui portait l'un bras le maraîche, conduisant par la main la petite fille, et l'autre du docteur se penchant autour de ses petits yeux vers le ciel et il s'arrêta. Car, prise d'une émotion, M. Marinier avait formé une petite phrase à l'usage et le docteur.

— Où est-ce, se demanda-t-il, vous voilà de venue mainan.

Cette interpellation troubla la sœur Sainte-Rose, qu'elle rougit sous sa coiffe et se tint un moment le nez bouché.



demande commen<sup>ce</sup> se , il n' a vu sa  
mère.

La réponse du l'orteur fut une grimace  
et un hausssement d'épaule. Ir. lement si-  
gnificatif. Il eouta.

— C'est une pœur sœur qui n' a pas été  
prise à la mort. Et pas il a avait pas de la  
consommation. Les progrès ont été ra-  
pides.

Bon l'orteur habilita en tremblant la  
jeune religieuse. Et ces pauvres enfants  
que devien-iron-ils ?

— Dame ! s'ils n'ont pas de parents, il  
faudra bien les mettre aux l'orteur. Trou-  
ves. Hum ! pour cela là, il n'y serait pas  
longtemps, dit-il, en prenant le main du  
petit garçon. He ! petit !

Il est l'orteur, n'est-ce pas ? demanda  
sœur Sainte Rose, un peu narquoise.

Il a su la consommation de sa mère.  
Oh ! je ne crois pas.

Il posa l'oreille sur la poitrine de l'en-  
fant.

Non, ce ne sera rien. Mais il a be-  
soin de soins, de vrais soins de mère, et  
vous savez, à l'orteur, les plus forts seu-  
lement. Eh ! comme il ne regarde ! On  
dit qu'il en end. Il a des yeux plein  
d'intelligence et de vie, ce petit là !

Et ce docteur va l'orteur et l'orteur, dit  
une grosse dame grimaçante à l'orteur, qui,  
d'un air morose et grave, se scandalise, se  
rejeta sur le sofa de la sœur.

— Il y a une demande, dit le docteur.

Il revint sur ses pas, ouvrit la porte de  
la sœur et retourna, en ses p'orteur, au  
lit de la malade.

— Voici vos enfants, madame. ils ont  
été bien soignes, par une l'orteur sœur qui  
aime les malades.

Au l'orteur se retourna trop tard, après

l'extrêmes fatigues, les farces de la pauvre femme l'avaient tout à coup abandonnée, comme des ouvriers qui, rebutés par le labeur excessif, s'en vont, épuisés, sans dire un mot, sans voix et presque sans mouvement. Cependant, elle baisa ses enfants avec transport : mais sa joie et sa tendresse ne purent s'exprimer que par ses regards. Les enfants eurent peine à la reconnaître : tant depuis la veille elle avait changé. En une seule nuit, ses yeux s'étaient creusés, ses joues s'étaient avalées, et ses pommettes blanches de fièvre saillaient. Elle jeta sur la sœur un regard d'inquiétude, mais la reconnaissance le se rassura.

— C'est vous, madame, dit mère Thérèse à été bien sage, n'est-ce pas ? Mais l'etit Jean ! il a dû bien croir cette nuit. Heur ! et que lui a-t-on donné ?

— Ne vous inquiétez pas : maintenant tout va bien, dit sœur Sainte-Rose, puis elle raconta en détail tout ce qui s'était passé.

La mère eut un soupir de soulagement.

— On vous a été bonne ? dit-elle. Je l'ai vu tout de suite à votre air. Le suis bien heureuse que ce soit vous qu'on ait chargées de mes enfants. Heur ! mon Dieu ! que vont-ils devenir ? ajouta-t-elle avec angoisse.

— Qu'ils deviennent ? dit le docteur. On les soignera bien, parbleu, et vous les examinerez quand vous serez rétablie.

La pauvre femme attacha ses yeux sur son bébé avec une lueur d'espérance, combattue par le doute : puis elle reprit :

— Je suis malade ? je le sens, bien malade ! Ah ! monsieur le docteur, les mères ne devraient pas mourir !

— Je l'ai pu voir vous en venant, dit

— « Sur Sainte-Rose d'une voix étouffée, je  
l'etais pour Josephine et nous supprime-  
rions l'ange du ciel de vouloir bien au-  
surer pour lui et se joindre à son  
lieu est si bon à vos vœux ».

— « Le regard de reconnaissance et la re-  
posée le jour où le jeune homme le par-  
lent en états des enfants, qui de leurs  
et, temps à nous embrassait. Enfin, il fal-  
lait se séparer car on ne devait re-voir  
qu'une dernière fois, tout en se disant à  
l'ennemi ».

— « À partir de ce moment, la sœur Sainte-  
Rose fut exclusivement consacrée à la garde  
des enfants, outre certains soins de cou-  
ture et de jardinage qu'elle remplissait en  
les surveillant, et où la petite n'était pas  
du tout. C'était bien tout le contraire  
— cependant, la gentille gaucherie et le ha-  
bitage harmonieux de Josephine, char-  
mant la jeune sœur, lui rendaient l'engre-  
nement et d'une. Pendant ce temps, l'été  
était, mais à l'oreille sur une note, dans le  
réfectoire ou dans le jardin, échangeant  
des idées, des gazouillements ou des sou-  
pirs. Cependant, la nuit, tout se passait  
à l'ombre. Il buvait sans restriction le  
côté de la sœur Sainte-Rose là, était,  
se couchant aussi et, et des son réveil,  
à l'aube, courait à la jeune gardienne ».

— « Une fois apprivoisée, leur intimité devint  
chaque jour plus étroite. L'enfant de plus en  
plus se fit à l'entendre, et de plus en  
plus aussi comprit qu'une mère nouvelle  
lui était donnée. Un signe, un cri, surtout  
les regards, suffisaient entre eux. Ce petit  
professeur, en deux ou trois jours, apprit  
à reconnaître cette télégraphie du cœur,  
et existait, et la sœur Sainte-Rose, en ce la  
même et se sentait à l'aise pour que la situation  
lui convienne, la voyait près de lui et al-

tenir, et toujours de le servir, de le re-  
joindre, de le poursuivre, lisant si bien la ma-  
tière de ses yeux, l'enfant devenait ex-  
citant et se plut à commander, avec une  
autorité en son pouvoir que sa sœur et sa  
jeune sœur.

Entre ces deux petits âmes si opposées,  
si épanouies, sœur Sarah Rose se voyait à  
une vie nouvelle et exultante à dix-sept ans.  
Le mariage qu'elle avait reçu pour elle-même  
l'avait guéri de son mal, parais dans la ville,  
depuis le départ de sa sœur aînée, qu'elle  
était mariée avec un petit employé de  
Paris, elle avait cru ce qu'elle entendait  
répéter et qu'un jour des dangers du mon-  
de et de ses fausses joies, des douleurs et  
des avançées d'une vie toute consacrée  
au divin amour. Sa jeunesse avait grandi  
la comme une plante à l'ombre, toute par-  
tissante, comprimée dans l'état de la ro-  
gite étouffée entre la dévotion de son et la  
crainte de Dieu, mais souffrant sans le sa-  
voir. Elle avait pris le voile sans effort et  
sans regret.

Maintenant, tout à coup, elle sentait  
s'agiter en elle et revivre son adolescence  
arrêtée. Aux mouvements de son cœur,  
elle s'apercevait qu'un poids étouffant  
avait jusqu'à présent sur elle, sa poitrine  
encore se dilatait dans un air nouveau.  
Heureuse de ces impressions, elle n'en  
opposait, mais les habitudes et les notions  
de son enfance, toutes dévotion, Jésus n'avait  
rien de plus de. Laissez venir à moi les  
petits enfants! Ne priait-il pas au-dessus  
de tout leur innocence? Puis, elle sentait  
sa piété pour une vie que jamais.

Assurément, ces enfants n'étaient pas  
les premiers qu'elle avait vus et sur Sarah Rose,  
et même qu'elle avait vus. Mais elle n'avait  
jamais vu ce qu'on pensait et en consi-

laines tout autres. Les autres enfants n'avaient jamais eu besoin d'elle que lors de leur sommeil. Ils avaient leurs mères, dont ils exigeaient les soins, repoussant ceux de étrangères. Elle s'était bien toujours sentie attirée vers eux, mais n'avait pu, en l'absence de sa mère, la suppléer, ou la remplacer, qu'elle aurait pu. Ceux-ci, au contraire, si froids et si indifférents, après une courte suite de leur sauvagerie, avaient des pitié pour mère. Ils ne se trouvaient bien qu'à son ombre ou dans ses bras. C'était à elle que, dans leurs contrainctes et dans leurs souffrances, ils venaient demander aide et protection. C'est vers elle que, dans la crise ou dans la joie, se tournaient leurs yeux naïfs. Elle leur était devenue nécessaire. Ils l'aimaient.

Jamaisœur Sainte-Rose n'avait rêvé pareille joie. Elle en avait l'âme remplie de soleil, toute transfigurée, et, par un secret instinct, devant ses compagnes, elle baisait les yeux, afin de voler les rayons qui s'en échappaient. Tout sentiment à ses pulsions et son mystère, et puis, dans ce milieu hostile aux amours humains, la religieuse, sans vouloir se l'avouer, sentait la nécessité de la procréance.

Ces jours-là eurent des beautés inaccoutumées.

Au jardin, où le plus souvent sœur Sainte-Rose se tenait avec les enfants, le soleil jetait sur les pampres rouges de splendides lueurs. Les soulages inclinés, qu'on eût dit penchés, avaient une grâce infinie; les chants des oiseaux traversaient l'air, et le parfum d'après et mûre d'une des chrysanthèmes se mêlait à la suave odeur des roses quarantaines, qui fleurissaient pour

la douleur fusa sur les lèvres de la religieuse, adorant dans cette belle nature la figure de Dieu, le sourire s'élevait à la pensée. Elle sentait aussi dans son cœur un flot de bonté divine, et, lorsqu'elle cherchait à lever les yeux au ciel, elle ne pouvait jamais se figurer autre chose que les enfants auprès d'elle, dans ce jardin embaumé, sous ce beau ciel, au milieu des flots de cette ruisselante lumière.

Un jour, elle était là, assise sur l'herbe, et ourlant du linge, avec le petit sur ses genoux, tandis que Josephine, en babillant, tournait autour d'eux. — Sœur Sainte-Rose parlait à Petit Jean d'une voix douce, et lui répétait les mots tendres qu'on chante aux enfants — comme une musique. — Tout-à-coup, leurs yeux se rencontrèrent : une lueur, éveil de la vie du cœur, brilla dans ceux de l'enfant. Il jeta ses bras autour du cou de sœur Sainte-Rose, et appuya sur sa joue deux petites lèvres, qui balbutiaient leur premier baiser.

Une folie de cœur la prit, elle serra l'enfant dans ses bras, lui rendit mille caresses, et toutes les paroles passionnées qu'elle avait apprises dans ses prières, elle les lui dit comme à Dieu. Puis, à la fois tremblante de bonheur et confuse d'un si vil transport de tendresse, elle resta étonnée, craintive...

Ne venait-elle pas d'offenser Dieu ? Oh ! sans doute ! Il n'est point permis d'aimer à ce point la creature. Cet élan sublime que l'enfant venait d'exalter en elle, hélas ! le divin Époux jamais n'en avait été l'objet ! Elle joignit les mains alors, baissa le front, demanda pardon à Jésus et à Marie. Mais, en voyant le petit Jean la sur ses genoux, lui sourire, elle ne sut trouver du repentir.

Cependant au milieu de sa plus profonde  
pitié, sans qu'elle se fût en défiance, permi-  
sit à sa mère, qui redoublait lui vint que l'at-  
tente ne s'était pas faite qui aurait dû  
se voir se faire briser de cet enfant,  
mais plutôt sa mère, la pauvre ma-  
nœuvre, se laissa aller, assise, sur son lit de  
douleur, ce baiser lui a été volé sous  
les impressions diverses de joie, de crainte,  
de remords, pour Sainte-Rose se mit à  
pleurer.

Ce jour-là devait être rempli pour elle  
de plus d'émotions que le sien avait en-  
core éprouvé pendant toute sa vie. Comme  
elle rentrait, elle rencontra la mère supe-  
rieure, qui se prit à regarder les enfants  
d'un air fâché, disant :

— Cela ne finit pas, et ces enfants  
nous sont d'un grand embarras... Ils nous  
prennent tout votre temps.

Mère Sainte-Rose ne répondit pas. Les  
paroles de la supérieure, comme une lame  
aiguë et froide, lui avaient pénétré le  
cœur, et lui suggérèrent coup sur coup  
plusieurs pensées qu'elle n'avait pas eues,  
ou plutôt n'avait pas voulu avoir. La pau-  
vre mère, une fois morte, que ferait-on  
des enfants ? Hélas ! la chose n'était que  
trop claire, ils partiraient. Où iraient-ils ?  
Où ? Elle avait beau se le pas vouloir,  
nul autre asile ne se présentait que l'hos-  
pice des enfants-trouvés, entre d'où l'en-  
fance ne sort que morte ou détraquée. Ah !...  
c'en était déjà trop de savoir que ces  
enfants devaient lui être enlevés, qu'elle  
ne les garderait point... Et comment !...  
cela n'était point possible... Pourtant  
les perdre, les abandonner, lui semblait  
plus que déchirant... C'était cruel et cou-  
pable !...

Surprise de ne pas recevoir de réponse,

la mère au serneur avait regardé sa  
sœur.

En la voyant pleurer, il eut une  
pression terrible. — C'était son  
amalgame.

Vous seriez-vous associée à  
saints ? demanda-t-elle.

Où ? ma mère, en vérité.

Répondez.

— Je crois... que oui. Vous  
des membres du Téméraire ? Le  
Jésus-Christ ?

— Sans doute, mais c'est d'être  
Jésus-Christ seulement que  
aimer en eux. Ne l'oubliez pas.  
esprit à toutes sortes de points  
tourner l'âme : à saint amour.  
je pense que ces petites créatures,  
sainte-Angelique. Chacun a sa  
à son tour. Tenez, la sœur, re-  
lais.

Il fallait obéir. Puis, comme la  
sœur sainte-Rose se mit à se  
le petit garçon. Mais celui-ci  
et criant, se cramponna de toutes  
ces à son amie.

— Reste avec nous, ma Rose.  
son côté Josephine, en sautant  
robe de la sœur.

— Voilà qui est très agréable  
rieuse d'un bon secourable. Jeanne  
Angelique, de la sœur la plus ma-  
plus me content de son bon cœur.  
mit à distribuer des tapes aux en-  
les entraîne.

ANDRÉ LE

(la suite à demain)



# LE SAINT-ROSE

NOUVELLE

Par ADRIEN LÉO



— C'est la face d'indigna-  
tion que je te présente, n'est-ce pas,  
— et les yeux de ar-  
rêtés sur ces convulsions.

— Tu commences la supé-

rie, n'est-ce pas ?

— Mais c'est tout ça... je  
— en ai besoin.

— C'est la face de notre Sau-  
— et voyez si les...  
— sont bien di-  
— dans le cœur... une

— Sainte Rose se rendit à la cha-  
— et l'enfant fut entrée par la pe-

[illegible][illegible]

Il ne faut pas avant le soir, ces enfants les  
mettre tous par la pièce dans une chambre.  
La première est pour eux, c'est la chambre  
des enfants et tout bien arrangé, sans  
rien de plus, c'est en effet de donner lieu de  
toutes ses forces. Mais c'est si bon.  
Et, la nuit, ne pas les laisser de retour,  
tandis que ces femmes sont si bien.  
Et c'est par les enfants, que devien-  
draient-ils? Il y a pourtant de femmes  
heureuses, dont c'est le devoir de les ai-  
mer. En bien, puisque une mère manque  
à ceux-ci...

— Ah ! sainte Vierge, dit-elle, en ren-





ce que j'espère de vous.

teruel.

« Mon oncle est venu le voir, et l'air  
« de lui, l'air de son père, car les pa-  
« res ne m'avaient pas de suite en-  
« levé, et pas même de mon oncle  
« oncle à l'aspect de ces castors.  
« L'oncle est venu, et se posait dans une  
« ferme pour y garder les troupeaux, se  
« tenant doucement par les cornes de  
« nos moutons, ne se contentant pas de  
« coups, ni pas de mauvaises paroles que  
« les autres moutons ne pussent en-  
« tendre et ne se fissent mal, mais  
« car c'était un bon oncle, et des bonnes  
« gens qui m'appelaient bien de temps en  
« temps ma naissance par un vilain nom, et  
« les filles de mon oncle me traitaient or-  
« guilleusement; mais je n'avais point à  
« me plaindre de leurs frères, et aucun sur-  
« tout, le cadet, me marquait une grande  
« amitié.

« Comme j' n'avait qu'un an de plus que moi, nous étions tous les deux ensemble, oc-



disent à l'heure de la messe, à l'heure de la  
marche, pendant de longues heures, con-  
nais, avec son laval, comme il est  
excellent des maîtres que le monde  
pourrait et plus méritants que les autres,  
quand par exemple ils ont fait l'œuvre  
est-ce juste?

[illegible]

• Les parents de Julien nous parlaient contre nous et nous faisaient tort de toutes manières. Qui nous était favorable et nous faisait travailler devenait leur ennemi. On les craignait. Il faut peu de chose pour faire pencher du côté de la misère le sort de l'ouvrier. Le travail marqué, la maladie vint, et nous n'eûmes que le secours que, dans les plus pauvres familles, on se prête. Avec cela point d'aide, nous souffrîmes beaucoup.

« Enfin, voyant que nous étions dans notre village plus mal qu'ailleurs, Julien se décide de s'en aller à Paris, où l'on gagne de fortes journées. Il vendit ses outils et sa forge et partit, me laissant de quoi vivre pour un peu de temps. Il devait m'appeler près de lui, dès qu'il aurait trouvé de l'ouvrage, et mis de côté quelque chose de travail à d'ailleurs de toutes mes forces pour gagner quelques sous par jour, et di-

meuer d'autant de l'espérance. Mais cela ne  
pouvait être que peu de temps, car Julien, qui avait  
quelque chose de la nature de son père, ne lui laissa  
guère de temps.

J'avais souffert de la fièvre, mais quand  
Julien se fut guéri, je me sentis mieux, et  
je pus aller à la messe. Je n'avais point d'amie  
pour le moment, mais une seule amie, une  
modeste jeune fille, qui ne me manquait  
point, car elle savait entendre que j'étais  
abandonnée. Assurément, je n'en avais  
rien pu faire, à mesure que les jours  
passaient, des idées de plus en plus tris-  
tes me venant à l'esprit. Le cerveau se me-  
dians parties que je ne reverrais plus Ju-  
lien. C'était une vraie mort.

La voix de la pitié me vint de se  
faire entendre. Mais bientôt, jetant un  
regard sur la pendule, elle reprit :

« Julien m'écrit. Il avait trouvé de l'ou-  
vrage, non sans peine, et gagnait assez  
bon prix, mais il était forcé de pres-que  
tout dépenser pour son loyer et son entre-  
tien. Cependant, il espérait bien pouvoir  
m'envoyer dans un mois l'argent neces-  
saire à notre voyage.

« Cette lettre me fut lue par un voisin  
car on ne m'avait appris ni à lire, ni à  
écrire. Et c'était pour cela sans doute, que  
la lettre de Julien était si courte et conte-  
nait peu de tendresses. Malgré ce raison-  
nement, j'en eus chagrin, et toutes sortes  
de suppositions cruelles roulèrent jour et  
nuit dans mon pauvre esprit. Je devins  
malade, naturellement le petit, que je  
pourrais, devint lui aussi tout chétif et  
languissant.

« Un mois après, j'eus une autre lettre  
qui n'allait pas mieux, au contraire ; l'ou-



« Je ne suis pas un mauvais sourire  
sur les lèvres du vainqueur.

« — Fais et moudis, c'est toujours le même à les mêmes gens parlent avec de  
beaux rires et de belles phrases — mais  
dans les paroles vides.

« Non, Julien ne pouvait pas être  
un tel homme. Je me repétais ce  
sans cesse mais, je n'ai rien, que c'était  
pitié!

« Mais, ce n'est encore un peu et un  
peu d'argent. Rien de sur, me disait-il  
trouvant attente et surprise. Il se faisait les  
dernières nouvelles. En vain j'attendais,  
en vain j'attendais, c'est à dire je le suis...  
« La grande tristesse que de ne pouvoir  
dans l'absence parler soi-même, tous, ceux  
qu'on aime, que d'être l'âme d'avoir à  
des étrangers une image de son cœur en  
retenant l'autre, et de s'épancher le senti-  
ment qui vous brule qu'à travers la glace  
de l'indifférence, ou de la mesquise d'au-  
trui!

« Toute ma vie se tenait sur un seul point:  
l'heure où, chaque jour le facteur appor-  
tait les lettres et les jours et les heures  
étaient longs dans cette attente, et chaque  
jour devenait plus rude le coup de la dé-  
ception. Ma tête se mourait. Je me dis en la  
que peut-être Julien mourait, me tra-  
hissait. Il y avait longtemps que je lisais  
cette fille dans les regards de pitié qu'on  
jetait sur moi. Elle m'entourait de tous  
côtés, quand je n'eus plus la force de la  
repousser, je fus perdue.

« Au une consolation, aucun sage avis  
ne m'était donné, mon chagrin, renfermé  
tout en moi, me rongea le cœur, mais  
j'en serais morte avant de le confier à  
personne, car je voyais les gens triom-

points d'avoir eu raison contre notre amour et ceux-là même qui me pouvaient ne se faisaient pas en me donnant tort.

« Au moment de tout cela, et me desolant, comme sous le poids d'une culpabilité, et ne pouvant même supporter plus long-temps un tel état, ce me fut quand faisait nuit, ou au commencement du jour — En attendant d'avoir reçu une lettre, par laquelle on m'indiquait pour de bon, le véritable nombre et puis je partis pour l'ambasade, d'où je pris le chemin de fer jusqu'à Rennes.

« Ce fut mon raisonneur le m'arrêter là. J'avais fait deux parts de mon argent : l'une qui devait nous faire vivre quelques jours à Paris, l'autre pour payer la fin de notre voyage, et ce fut celui-ci qui me fut volé, ou que je perdis.

« Toucher à l'autre, c'était, dès nos premiers pas dans Paris, nous donner à la misère. Et si je ne trouvais pas Julien tout de suite, ou bien, s'il était malade, cette raison-là était la seule qui put expliquer son silence, et j'y retenais toujours, n'en voulant, n'en pouvant accepter d'autre — Voilà pourquoi j'entrepris de faire à pied un si long chemin, bien que déjà malade et épuisé d'amour, quand on me lit que le train serait à Paris, le soir même, je ne pus croire que c'était si loin.

« ... J'euais faim, j'euais froid ; je fus trempé tour à tour de sueur et d'humidité... Je vois bien que je vais mourir...

« Touter moi, sœur Sainte-Rose, il ne faut pas croire que Julien soit un misérable — Il le serait s'il abandonnait ses enfants. — Eh bien, ce n'est pas possible. Je

ne suis pas le seul qui est arrivé ainsi. Je ne vous le cache pas, ne nous a pas abandonnés. Il reviendra. Il nous cherchera. He sa? Qu'il retourne au moins ses enfants!

« Et puis, sœur Sainte-Rose, quand il ne reviendrait pas, quand il serait mort lui-même, il ne faut pas que nos enfants soient mis aux Enfants-Trouvés, sœur Sainte-Rose, entendez-vous, il ne le faut pas! Non, leur mère morte, il n'y a pas de place, ce serait un crime, car tout mon malheur est d'être sortie de là, voyez-vous. D'abord, Jean, qui n'est pas fort, le pauvre petit, y mourrait de misère et de dureté. Jean, ne, plus tard, serait malade et malheureux comme je l'ai été moi-même.

« Le malheur est ainsi fait. Ceux qu'il soupçonne, il les empêche d'être heureux. C'est odieux mais c'est comme cela, je le sais bien. Et pourtant, qu'est-elle faite, la pauvre innocente! Ne souffrez pas qu'on perde à plaisir sa vie, sœur Sainte-Rose, ne le souffrez pas! Jean, depuis qu'il est avec vous, est déjà bien mieux portant. Il vous aime... comme il m'aimait. Oh ma sœur, promettez-moi de protéger ces enfants, de les défendre, fût-ce à tout. Je vous dis que leur père viendra les chercher, sûrement. Cependant... s'il ne venait pas... vous ne les abandonneriez point, n'est-ce pas! ma sœur. Ce sont de beaux petits êtres! Quand ils seront un peu plus grands, ils peuvent rendre bien des services ici. Ils ont besoin, voyez-vous, d'être aimés sans cela, on court risque d'être mauvais. Et vous les aimez, je l'ai vu. Oh! je vous bénirai tant on dit que les morts peuvent bien des choses, je prierai pour vous; je vous

« c'est à voir l'un des plus beaux  
plus grande... les plus  
pauvres enfants les plus  
lieu de mortels...  
cela, pour...  
vous, je...  
dames, l'oubliez... »

ASIMO !

(La suite à demain.)

---



Elle se souleva à peine, ses jambes  
tremblaient, son cœur débordait.

Elle se leva, écoutant d'une voix tremblante  
et claire la pénètre comme une lame.

En bien ! sœur Sainte-Rose, vous  
sûr !... et depuis est passée depuis  
six minutes.

C'était la voix de la supérieure. La  
jeune sœur baissa quelques mots d'o-  
béissance et pencha le pied sur sa mère  
pour les adieux. Elle sentit alors que la  
malade lui glissait un objet dans la main,  
et rencontra son regard, qui lui re-  
commandait le silence. Puis, sa pauvre  
mère embrassa les enfants de toute son  
âme, avec des larmes et des soupirs, qui  
eussent duré jusqu'à l'épuisement de sa  
vie, si la présence de la supérieure, quel-  
ques mots brefs qu'elle dit et son froid re-  
gard n'eussent tout refoulé. Dès que sœur  
Sainte-Rose fut hors de la salle, elle glissa  
dans sa poche, sans le regarder, l'objet  
que la mourante lui avait remis, et ce ne  
fut que le soir, dans sa cellule, qu'elle  
l'examina. C'étaient soixante francs en  
or, avec cette adresse Julien Emaury, à  
Grenelle, rue du Marche, 20.

Tant d'émotions successives avaient  
brisé la jeune religieuse. Sa pensée, de  
quelque côté qu'elle se tournât, restait  
éperdue. La règle son vœu d'obéissan-  
ce... déjà, combien elle avait gravement  
peché ! elle qui n'avait pas le droit de gar-  
der à elle sa pensée, qui devait tout dire,  
tout avouer, qui ne devait avoir en propre  
ni un sentiment, ni une volonté !...

Jusque-là, quelque honte et quelque  
tourment qu'elle en eut ressenti, elle avait

Il lui revint, depuis les événements les plus vifs de son cœur jusqu'aux tentatives les plus fugitives, soigneuse d'arracher, à mesure, ces germes de vie sans ces ressentiments. Et que de fois, lassée de ce travail éternel, mécontente de tant de blessures, elle avait rougi d'elle-même et mauditi la source repoussable qui lui avait fleuri tant de choses innocentes en son cœur. Mais depuis quelques jours, ce n'était plus tout cela, c'était une passion véritable qui croissait en elle, et, comme ces merveilleux rameaux des légendes, s'étendant jusqu'à tout couvrir de son ombre. Et, bien loin d'éprouver le besoin de s'en accuser, elle l'avait abritée, cachée à tous les regards, à ceux même de son confesseur, juge sévère qui l'eût proscrite, elle le savait bien. Non, elle ne voulait pas arracher ce sentiment-là : elle ne le pouvait, de celui-là, les vides étaient les fibres mêmes de son cœur. Abandonner ces pauvres enfants, oh ! jamais !...

Et Dieu ?

Dieu ! ... le Seigneur Jésus ! le doux Sauveur ! et la sainte Vierge ! Ces êtres surnaturels, si grands et si doux, qui méritent de la part des hommes tant d'amour, tout l'amour même, puisque, seuls, ils sont parfaits... Eux qui l'avaient comblée de tant de bontés, de douceurs si grandes, quand, à force d'avoir tendu vers eux sa pensée, elle arrivait enfin à sentir leur présence et à tressaillir d'amour en face de leur infinie grandeur... Oh ! pouvait-elle être à ce point ingrate et relapse !...

Mais elle a fait un serment : elle a promis à cette mère mourante...

Et le serment qu'elle a fait au sein  
de son cœur, intérieur à elle seule, est-il moins  
sacré ?

Il est mort ; car Sainte-Rose a éteint sa  
lumière, comme le vent se dégageant, et  
elle se couche ; mais le flamment qui  
l'agne ne lui permettrait au ciel repos,  
ni même l'oubli de la vie. Elle se lève, elle  
marche dans les ténèbres ; elle se pro-  
terne et prie, avec larmes et sanglots.  
Si elle osait, elle irait en jardin respi-  
rer un peu. Ces murailles l'étouffent. —  
En core ces desirs coupables d'espace et de  
liberté ! Oh ! non, non ! Elle vivrait paisi-  
ble et joyeuse dans cette cellule, si les en-  
fants lui étaient laissés. Elle bêcherait la  
terre, et travaillerait jusqu'à la mort, pour  
les nourrir, les aimer, les voir grandir  
autour d'elle. Elle ferait les plus durs pe-  
lerinages, elle irait à genoux jusqu'à  
Rome... A Rome ? quoi donc ? pour quoi ?  
Demander au saint-père de la relever de  
ses vœux ? aurait-elle eu cette pensée ? de  
renier son vœu ! .. de rejeter l'alliance de  
Jesus !

Ce fut, à ce moment, comme une voix  
étrangère, qui passa près d'elle, disant :  
— La loi ne reconnaît pas tes vœux !

Mais elle tremait comme d'un sacrilège.  
Il n'y a qu'une loi, celle de la conscience,  
et les serments... Hélas ! elle en avait fait  
deux, deux serments contraires. Elle a  
promis à cette mère de sauver et d'élever  
ses enfants.

Horrible imprudence ! Quoi qu'elle fasse,  
elle sera parjure. Mais à qui doit-elle  
avant tout obéissance et fidélité, n'est-ce  
pas à Dieu ? Hélas ! elle ne peut que ra-



châter sa suite, à force de prières et de larmes, elle le peut que prier, prier, demander pour ces enfants le secours de Dieu. Lui seul peut le protéger, lui, sur sa puissance et bonté supérieures... Ah! sans doute et cependant?..

Alors, elle, qui jusque là s'était remise de tout à la Providence, qui n'a jamais hésité, dans sa foi, à conseiller aux aînés ce dernier recours.. maintenant qu'il s'agit des enfants, elle a peur, elle doute. Car enfin, il faut l'avouer, nombre de créatures de Dieu souffrent sur cette terre... La Providence ne semblerait-elle pas déjà, ces pauvres petits, les avoir abandonnés?... Et combien d'autres ne laisse-t-elle pas mourir?... Des anges au ciel?..

Oh! non, non! Contre ce décret, tout céleste qu'il soit, le cœur de la jeune religieuse se soulève. Ils ne pourraient obtenir cette gloire, sans mourir. Mourir de souffrance, eux!... Et pourquoi donc mourraient-ils? ne sont-ils pas nés pour vivre?

Elle eut un élan d'indignation contre cette Providence implacable, qui pouvait sacrifier de pauvres petits enfants.

.... A-t-elle blasphémé? grand Dieu! Non, non! seulement elle s'est trompée. La providence de Dieu n'agit point elle-même: elle choisit dans l'humanité ses instruments, et si c'était sœur Sainte-Rose — cette pensée la fit tressaillir, — si c'était elle, que Dieu eut choisie pour sauver ces deux enfants?..

Elle voulut le croire. Cette espérance répandit le baume dans ses veines, et sur le matin elle s'endormit.

Au réveil, un vif serrement de cœur la

repart, en même temps que lui revint le sentiment de sa situation, et ce fut vainement qu'elle rappela l'espoir accepté pendant la nuit. Rafraîchie par le sommeil, et en pleine possession de son esprit, elle voyait bien qu'il fallait choisir entre deux devoirs contradictoires, entre deux affections rivales. Jetant les yeux autour d'elle avec désespoir, elle rencontra le sourire de Petit Jean, qui, dressé sur son lit, la regardait. Elle courut à lui d'un élan de cœur, le saisit dans ses bras, le serra sur sa poitrine ; l'enfant, remué par cette tendresse, jeta les bras autour du cou de sa mère adoptive, et, comme la veille, imprima ses deux lèvres sur sa joue.

— Oh ! s'écria-t-elle, dans un transport, je me damnerai pour toi s'il le faut !

Mais aussitôt, elle se demanda, pleine d'effroi, si ce n'était pas le démon qui lui soufflait de telles paroles ? Les mouvements du cœur et les objections de la foi se repandaient en elle à oscillations presque égales, et, de plus en plus éperdue, bientôt elle ne sut que souffrir.

Elle descendit, agitée d'une autre terreur celle qu'on lui enlevait les enfants, comme on l'avait essayée la veille.

ANDRÉ LÉO.

*La suite a mardi.*

---

# LEUR SAINTE-ROSE

ROMAN

PAR ANDRÉ LÉO



Un jour, le soleil se leva sur la ville de Saint-Rose, et les habitants se réveillèrent en attendant le jour de la fête. Les rues étaient silencieuses, et les maisons se voyaient à travers la brume du matin. Les enfants couraient dans les rues, et les adultes se préparaient pour la journée. Les fleurs commencent à pousser, et les oiseaux chantent dans les arbres. Les gens se réunissent dans les places, et les fêtes commencent. Les rues sont pleines de monde, et les maisons sont illuminées. Les gens se réjouissent, et les fêtes se poursuivent. Les rues sont pleines de monde, et les maisons sont illuminées. Les gens se réjouissent, et les fêtes se poursuivent.



The first part of the paper is devoted to the study of the asymptotic behavior of the solutions of the system (1) as  $t \rightarrow \infty$ . It is shown that the solutions of the system (1) are bounded and tend to zero as  $t \rightarrow \infty$ . The second part of the paper is devoted to the study of the asymptotic behavior of the solutions of the system (1) as  $t \rightarrow 0$ . It is shown that the solutions of the system (1) are bounded and tend to zero as  $t \rightarrow 0$ .

neure entra.

[illegible]

Le père et la mère, la tante, la tante  
mère et le grand-père, et les autres  
membres de la famille, en effet,  
devaient être, à l'époque, très nombreux ;  
mais la vie n'était ni monotone, l'avarie n'était  
pas encore, dans un certain nombre de  
familles, le petit seigneur, puis, elle  
était de nature très positive, ainsi que  
l'indiquait son record. Ce qu'il y avait  
encore de très bon, c'est en elle, c'est la  
grande considération qu'elle se portait, et  
dont on ne pouvait manquer de recevoir



















... l'heure ! Les heures  
comptent que les heures !  
les heures et les heures !  
l'heure !

... maintenant, la nuit est  
si sombre, mon âme se  
reste muette !

— Honnête, lit la jeune fille,  
peut-on douter ?

— Au pourceau se lève le  
bien que l'homme a vu  
seul et d'instinct ! Les gens  
se disent jamais à part  
vous avez été religieuse, car  
qu'il n'y a de l'âme et de  
d'âme à créer un être.

Et peu à peu, elle se  
parle à peu près tout ce  
entendu. Pour Rose, l'âme  
comptait pas la mort.

Cependant elle souffrait, elle  
caquetage, de ce bruit  
Plus elle entendait parler  
mieux que se sentait  
se trouvait étrange, l'âme  
hospitalité, l'âme  
et d'instinct, comme  
des severs poudres  
vers le couvent, un  
pauvre ! Elle fut  
vue, à la pointe  
coûte, et se comparait à  
seux de l'ombre, sous  
lent, avec l'âme et  
craux criards de jour.

ANDRÉ LÉVY.

(La suite à demain)

# MEUR SAINTE-ROSE

NOUVELLE

Par ANDRÉ LÉO.

Elle était tombée, elle vit entrer furtivement chez ses hôtes le docteur Marin, un peu effaré, mais tout joyeux. Il s'arrêta vivement sur son couloir et se recueillit, non moins vivement. — Il avait tout dénoncé.

Il avait pourtant des soupçons contre elle, au moins : mais bah ! je m'en fous. Après tout, le couvent a plus besoin de moi que je n'ai besoin du couvent. Vous savez que l'on vous croit sérieusement possédée du diable, et que les bonnes sœurs se signent en passant devant vous. Une sœur si douce et si bonne au refus dit-on de toutes parts. — Pour dire, c'est bien cela, précisément. — C'est égal, vous

avec un ouvrage superbe et un cercueil.  
Et, quand on en descendit, vous savez, que  
pour les enfants, la voilà bien vue, ma  
sœur sainte Rose quitta la ville des le  
lendemain matin, et partit pour Vézou  
en attendant, et ce à la sommation de ses  
frères et à celle du docteur Marquer, qui  
s'installa devant sur le à son village et  
aux premiers besoins de son installation.  
Aussitôt que les enfants furent, que  
on lui apporta Jean et Josephine, et que  
après avoir un instant l'esprit à la recon-  
naître, à cause de son nouveau cos-  
tume, les deux pauvres petits se por-  
tèrent sur elle en criant de joie, et elle  
bâta toutes ses angoisses, toutes ses amer-  
tumes, prenant l'un dans ses bras, l'autre  
par la main, le cœur si enivre qu'elle n'a-  
vait plus honte : elle traversa la ville  
pour se rendre à l'embarcadere.

Et quand elle les eut là, près d'elle,  
dans le wagon, tous les deux, là, bien  
à elle ! à elle toute seule ! et sans  
crainte qu'on pût les lui enlever, un  
bonheur immense remplit son cœur ;  
elle n'était plus religieuse : elle était  
mère. Et tandis qu'elle les regardait de  
toute son âme, avec ce beau sourire ma-  
ternel, si plein d'amour, de fécondes pro-  
messes, dont le sourire du ciel sur la ter-  
re au printemps n'est que l'ébauche, eux  
aussi, tout heureux de se retrouver dans  
cette atmosphère chaude et tendre dont  
elle les enveloppait, lui répondaient par  
mille sourires, qui éclataient de toutes  
parts, aux coins de leurs lèvres mignon-  
nes, dans les fossettes des joues et du  
menton, dans leurs yeux brillants.

Que de caresses échangées ! que de doux  
soins, de friandises, de bonheurs ! Le  
voyage fut court. Ils arrivèrent le soir à



Paris, et ce fut seulement en posant le pied sur l'asphalte de la gare qu'un serrement de cœur saisit le nouveau lauréat. Laiton et abricot l'embrassèrent vite et chaleureusement. Ah ! dit-elle tout en les serrant, les enfants ! Annette Darry avait, elle aussi, du cœur, et son mari, brave homme, avait aimé de la famille, à condition toutefois que sa rupture de bon sens, son "raisonnement" eût été à leur avantage. Une chambre avait été louée pour Céline dans la maison même qu'habitait son père, et elle restait, avec ses enfants adoptifs, l'hospitaie cordiale du petit ménage.

Six mois s'étaient passés. Afin de subvenir à l'insuffisance de son très petit avoir, Céline avait appris l'état de fleuriste, qui était celui de sa sœur, et déjà son travail commençait à lui rapporter l'aisance. Les enfants, frais et mignons comme des babies anglais, avaient fort grandi : Josephine commençait à bien lire et à coudre un peu ; Jean courait partout, comme un homme, et faisait beaucoup de bruit.

En le voyant si rose et blanc, si joufflu, si large d'épaules, en entendant sa voix, d'une remarquable sonorité, aucun des habitants de la petite ville de M..... n'eut reconnu l'enfant chétif, presque rachitique, recueilli par les deux sœurs grises, sur le grand chemin. Il n'était pas absolument très sage, il faut bien le dire ! il faisait plus d'une sottise ; mais il avait, en ces moments-là précisément, une manière de regarder sa maman et de l'embrasser, qui faisait trouver le méfait plus charmant qu'une bonne action. On en raffolait dans le voisinage, tout en avouant que sa mère le gâtait un peu. Car nul ne doutait que *madame Céline Darry*, une veuve de

province, ne fut la mère de ces deux enfants.

Les veuves d'aujourd'hui ne le font plus, elles ont toujours des soucis ; mais il n'en est pas ainsi pour les veuves de l'an passé. La République, et tout ensemble le socialisme, leur réservait ce qu'on ne leur trouvait que trop d'innocence, d'ingénuité, de douceur, et plus d'un veuve d'alors, qui pourtant se montrait l'envie, l'émulation des autres, conduisait tous les jours ses deux enfants, comme elle, ses enfants dans le square voisin. On admirait sa grâce et son intelligence maternelle, et l'on se disait tout bas que si elle ne jetait ainsi les yeux ni à droite, ni à gauche, ni en dessous, et se montrait si dépourvue de coquetterie, si uniquement attachée à ses enfants, c'est qu'elle n'était pas consolée de la perte de son mari. D'autres pourtant la trouvaient bien jeune, et parfois en l'entendant d'un trop frais sourire, pour admettre qu'elle renfermât en son cœur un grand chagrin.

Et ceux-ci avaient raison. Dans ce milieu nouveau, occupée des enfants qui grandissaient près d'elle, Céline, la sœur Sainte-Rose d'autrefois, s'épanouissait comme une fleur transportée de l'ombre à la lumière. Au sein d'une famille qui l'aimait et la respectait, peu à peu ses inquiétudes religieuses s'étaient apaisées, et elle s'était livrée tout entière à cet amour, le plus beau des amours humains, qui l'avait arrachée aux illusions de l'amour mystique.

Sa croissance intellectuelle et morale, arrêtée par la vie monastique, reprenait son cours, avec les énergies de la vingt-sixième année.

Pour instruire ses enfants, elle voulut savoir ; elle lut, écouta ; ses préjuges un

a un tomberoit : ses regards bientôt s'évanouirent et elle mourut qu'en lançant son cœur aux affections paternelles, pères et mères, à sa sœur, et à son fils, qu'elle ensermoit. Elle mourut, pleurant, et dit, dans sa dernière prière, et à la prière, ce qu'elle pensait en son propre cœur, la sublime pensée de sa mère, le soulagement, autrefois, on lui avait appris à mourir. Elle mourut, des lors, si heureuse, en paix avec sa conscience, et pouvant dispenser le bonheur à ses âmes chéries!...

Ce fut que il raison magique, admirable, de toutes ses facultés à la fois. Ses joues parurent le corail de la santé, de pures flammes brillèrent dans ses yeux ; sa taille devint souple, vivante ; son esprit s'anima de charmantes saillies, sur un fond d'éternelle naïveté. Tous ceux qui la voyaient se sentaient charmés et pénétrés de nobles croyances. Les deux enfants l'adoraient.

Céline, cependant, n'avait point oublié la recommandation dernière de la pauvre morte, ni les devoirs qui lui restaient à remplir vis-à-vis du père des enfants. Peu de temps après son arrivée à Paris, elle était allée à Grenelle, et à l'adresse indiquée s'était informée de Julien Emaury. On s'était rappelé assez vaguement avoir vu quelqu'un de ce nom parmi tant d'ouvriers, qui passaient la plus ou moins de temps ; mais il avait disparu depuis trois mois tout au moins, et même avait laissé, pensait-on, quelques effets qu'il n'était point venu réclamer. On n'en savait davantage. Des recherches faites par le beau-frère de Céline restèrent également sans résultat. On pensa que Julien Emaury avait été victime de quelque acci-

dent, et Céline, un peu égoïstement, n'y pensa plus, car elle ne cherchait ce père qu'avec une peur invincible de le trouver.

Elle se reprit donc en toute sécurité dans son bonheur, la vie cloîtrée lui ayant laissé un fond d'imprévoyance enfantine, qu'aucune expérience d'ailleurs n'était venue nuire.

Un jour, elle était dans sa chambre avec les enfants, tout en roulant entre ses doigts des tiges de lin, qu'elle montait en grappes, elle faisait lire Joséphine contre ses genoux : Jean, à cheval sur un tabouret, voyageait par la chambre, et de temps en temps, cherchant les yeux de sa jeune maîtresse, se faisait encourager d'un sourire. Tout à coup, sur le seuil de la porte restée ouverte, parut un jeune homme, un ouvrier, de bonne tournure et de bonne mine, mais dont l'air un peu étrange, moitié attendri, moitié sévère, frappa Céline d'une appréhension instinctive. Il avait regardé tout d'abord les enfants, puis s'adressant à la jeune fille :

— C'est vous, dit-il, qui êtes mademoiselle Darry, en religion, comme ils disent, sœur Sainte-Rose ?

Fort saisie d'entendre cet inconnu la nommer ainsi, mais, incapable de nier la vérité, Céline répondit :

— Oui.

— C'est donc vous qui m'avez pris mes enfants ? répliqua-t-il.

Elle se leva toute éperdue, fit un pas vers les enfants, les bras étendus, et s'évanouit.

ANDRÉ LÉO.

(La suite à mardi.)

DU 7 AVRIL 1879.

## MEUR SAINTE-ROSE

NOUVEAU

PAR ANDRÉ LÉON

... et les deux, en sortant le  
 ... le suif, d'un air  
 ... le bout du nez ne put  
 ... doucement que le  
 ... le voyant se lever, une  
 ... venant à prendre sa  
 ... Vierge, ne put se contenir  
 ... et déballant la  
 ... se mit à  
 ... en larmes.

... dit, se voyant que le  
 ... versait de  
 ... à deux  
 ... dans  
 ... un peu de  
 ... beaucoup  
 ... aussi.

... maintenant assez



pete :

1. The first group of variables includes the demographic characteristics of the respondents, such as age, gender, and education level. These variables are used to control for potential confounding factors that may influence the relationship between the independent and dependent variables.

... sanglots.

1. *Leaves*—The leaves are small, opposite, ovate, with a pointed tip and a wavy margin. They are dark green above and lighter green below.

[illegible][illegible]

Les paroles d'Israël, n'ont été que pour y  
reprendre par des larmes.

Le jeune ouvrier fit un grand geste et marcha vers la chambre, tout en disant :

[illegible]







En effet, ce fut Annette qui le reçut. Comme elle ne voulait venir, il ne put l'obliger à le comprendre, et il est certain qu'Annette elle-même ne le savait pas très bien. En effet, demander à ce père de renoncer à son titre et à ses droits, était-il possible? Elle ne pouvait se le permettre, et pourtant, quel autre moyen de sauver l'honneur de Céline? Aussi, Mme Valbon s'embrouilla-t-elle en recommandations et en réticences qui jetèrent la plus grande confusion dans son cerveau. Elle finit d'une voix enrouée par supplier Julien de ne point perdre sa sœur.

— Il faudra que je tisse un grand ingratitude sur la jeune ouvrier. J'ai bien vu que cette demoiselle est fortement attachée à mes enfants, et que ce n'est point, comme on me l'avait insinué à M..., pour couvrir un coup de tête qu'elle les avait emmenés. J'avais craint de les trouver malmenés, misérables, abandonnés peut-être, et je les revois propres, frais, gentils comme de petits princes, et autant votre sœur comme une vraie mère. Oui, ça m'a touché le cœur plus que je ne pourrais vous dire. Mais enfin voyons, que voulez-vous que je fasse? A la manière dont vous avez arrangé les choses, je n'y vois pas la moindre place pour moi et cependant il m'en faudrait une, si petite que vous voudrez.

ANDRÉ LEO.

(La suite à demain.)

DE 8 AVRIL 1870.

# MEUR SAINTE-ROSE

NOUVELLE

Par ANDRÉ LEO.

— En regardant ce beau garçon,  
— dit-elle de haute taille et de  
— dit-elle en soupirant que  
— dit-elle dans l'attention  
— dit-elle place ne lui suffisait.  
— dit-elle, vous n'avez pas l'im-  
— dit-elle comme vous l'êtes, de re-  
— dit-elle tout de suite, vos en-

— C'est à quoi je n'ai fait que penser  
— dit-elle en effet, je ne puis pas.  
— dit-elle les placer quelque  
— dit-elle vous les aimez et qu'ils  
— dit-elle vous.

— Vous les gardez, c'est convenu, dit-  
— dit-elle de gagner du temps.

seulement, si vous êtes un bon garçon, vous les vendrez... de temps en temps... quand vous serez sous... sans dire qu'ils sont... et sans parler de la chose à personne. Plus tard, nous verrons... Ma sœur peut être, elle même, devenir plus raisonnable. Je lui ai dit souvent que ces enfants gêneraient son avenir, mais elle n'aime qu'eux et ne songe point à se marier.

— Se marier ? une religieuse ? exclama Julien.

— Elle ne l'est plus, repiqua Mme Valon, d'un ton un peu sec.

Et la conversation en resta là. Ces conclusions rapportées à Germaine la calmèrent. Les natures jeunes, sont contentes en la vie, et prennent facilement à la lettre le proverbe : « Qui a terme ne doit rien ». L'espérance en elles est plante si vivace, que l'œuvre sans façon de ses rameaux verts tout ce qu'elle ne veut pas voir.

Celine se résigna aux visites de Julien, et l'impression pénible qu'elles lui causaient d'abord, une fois surmontée, elle accepta cordialement l'intimité, que leur âge, sans une affection et des préoccupations communes. Rien comme l'amour des enfants n'adoucit le cœur et l'attendrit. Penches l'un et l'autre vers ces deux chers petits êtres, à tous moments, ils se rencontraient.

C'était le soir, après sa journée, que Julien accourait voir ses enfants. Si vite qu'il se dîna et, fait un bout de toilette, il

« Cette nuit, un peu tard, on entendait  
de la rue marmotiner, une petite voix, la  
dernière. M. Valon, assis sur les gen-  
oux de son père, son tabac s'allanguis-  
sait, ses yeux se fermaient, et Julien,  
après l'avoir embrassé, allait la déposer  
dans les bras de Céline, qui l'emportait.  
On en attendait le retour le lendemain,  
afin de lui dire bonsoir, de la remettre,  
de causer encore un peu des enfants, et  
cela durait ainsi quelques jours jusqu'à six  
heures.

Peu à peu, les visites du jeune ouvrier  
devinrent plus fréquentes. Il changea  
d'atelier pour se rapprocher des Valon.  
bientôt il vint tous les surs.

« On l'aimait : on appréciait sa droiture,  
son bon cœur, son intelligence. M. Valon  
le trouvait bien un peu vite sur les ques-  
tions brûlantes de l'époque, mais nou-  
veau-ne à la vie de la pensée, le jeune  
ouvrier devorait les livres, les journaux, et  
ne s'arrêtait pas volontiers en si bon che-  
min. Céline, qui l'écoutait avec attention,  
inclina à le croire sur toutes choses. An-  
nette le tenait pour le plus excellent gar-  
çon : mais elle et son mari n'en étaient  
pas si sûrs sur les épines pendant ses vi-  
sites, du moins jusqu'à ce que les enfants  
fussent couchés, car, je vous prie, que  
fait-on devenu, si devant Mme Pom-  
pelle ou M. Grenier, les enfants, les en-  
fants de Mme Céline, avaient appelé ce  
jeune homme « papa ».

Cet « pauvre Annette changeait de cou-

leur chaque fois que Robert allait à sonnette, et l'on les faisait aller l'un par la cuisine, l'autre par la chambre, et se débarrassaient assez vite, avant le soir. Toutes ces cachotteries, qui faisaient rougir Geline, manifestaient tout Julien. Et même encore, avec tant de précautions, tout n'était pas secret. Restait à s'expliquer que penaient les concierges. Minevalon voulut bien leur expliquer que Julien était son cousin et le parrain des enfants. Mais un jeune parrain qui vient tous les soirs !

Dès la seconde visite, Julien Lemaury avait raconté les motifs du long silence qui avait causé la mort de sa pauvre femme et l'avait fait soupçonner par les Valon d'avoir abandonné ses enfants.

« Il avait trouvé une bonne position et s'était marié, joyeux, à écrire à sa femme qu'elle vint le rejoindre, quand un soir, en sortant de l'atelier, il rencontra sur son chemin un groupement d'étudiants, auxquels s'étant joints par curiosité quelque population. Lui aussi, pour voir s'arrêter, et il était là depuis cinq minutes, quand il sentit tout à coup une grêle de coups de poings s'abattre sur lui.

Instinctivement, il avait répondu en pareil langage à de telles avances ; mais l'arroseur, appelant à l'aide, cinq ou six hommes étaient accourus, avaient entouré Julien, l'avaient criblé de coups, et l'avaient traîné au poste ; là seulement, il sut qu'il avait eu affaire à des agents de police.

— Ça ne sert à rien, dit-il, Julien, est-ce pour votre intérêt que l'on vous paye ?

Non, dit-il, c'est ce qui nous pousse, répondit l'un d'eux, et vous le prouvez.

De nouveau, ils le traitèrent, en l'accablant des plus grossières insultes, et l'un d'eux lui assena sur la tête un coup si malheureux, que Julien s'évanouit.

Il ne retrouvait toute sa connaissance qu'un mois après, à l'hôpital, où, pendant plus de quinze jours encore, faible et condamné au silence par le médecin, il ne put songer à écrire : d'ailleurs, il ne se rendait nul compte du temps écoulé. Il se levait enfin et allait prendre la plume, bien chagrin de n'avoir que de mauvaises nouvelles à mander à sa famille, quand il reçut une assignation pour avoir à répondre de coups et blessures contre des agents de la force publique dans l'exercice de leurs fonctions.

Si peu gai qu'il fut, il se mit à rire.

— A la bonne heure, se dit-il, voilà qui m'épargne de la peine ! Je voulais les aller chercher et ne savais où les prendre. Ils viennent ; c'est bien fait !

Et il alla gaillardement à son interrogatoire : mais il en revint tout autre.

Voilà ce qui s'y était passé :

— Pourquoi avez-vous résisté aux agents de l'autorité ? lui demanda-t-on.

— Vos agents ! ce sont des polissons ; ils m'ont...

— Vous aggravez votre faute par cette épithète...

— C'est vrai, j'aurais dû dire des bandits. Figurez-vous qu'ils se sont jetés sur moi...

— Prévenu, vos paroles sont des plus honorables. Vous devez respecter les agents de l'ordre.

— De l'ordre ?... ça n'est pas de l'ordre qu'ils font, c'est du désordre et de l'insolence.

— Votre langage est celui d'un révolutionnaire, et prouve qu'ils ont eu raison de vous chasser.

— Me chasser ? eux ? de quel droit ?

— Monsieur ? vous insultez le pouvoir !

— Ah ça ! dit Julien, sérieusement étonné : j'ai dormi plus d'un mois et ne sais pas ce qui s'est passé. Est-ce qu'en France nous ne serions plus chez nous ?

— Que voulez-vous dire ?

— Simplement de savoir si nous avons été conquis par l'étranger / ou bien si c'est revenu comme avant la Révolution, quand les gens appartenant au roi et à ses valets / Car être poursuivi pour avoir été battu, je vous jure, ma foi, que ça me renverse un peu les idées.

— Le prévenu est un homme dangereux, dit le juge.

ANDRÉ LEO.

(A la fin a demain )



DU 9 APRIL 1879.

# SEUR SAINTE-ROSE

● 1999年10月1日

Par ANDRÉ LÉO.

... parlant à l'avocat de Julien, qui  
... certain, at de l'histoire et de  
... ne s'en contentait pas. Il perdre  
... tribunaux, voulut bien user de  
... la justice: il ne conta pas l'ac-  
... à trois mois de prison.

...pourrait Julien, c'est comme  
...devenu republicain. Aupa-  
...ait bien quelques camera-  
...qui m'avaient parle de politi-  
...je les laissais dire et ne m'en  
...point, tandis que ces gens-là  
...mon éducation tout d'un coup. E-

depuis ce temps, vivez vous, l'on ne s'at-  
trappe plus avec des mots. Je regarde au  
fond et quand je vois un tas d'imbéciles  
se laisser insulter, mépriser, rouger, ma-  
voier et tuer par amour de l'écrit, à ce  
qu'ils disent, je pense qu'avant de s'écou-  
rer comme on fait souvent, l'indélicatesse  
de la presse humaine, il faudrait attendre  
un peu.

Après sa condamnation, Julien, quoique  
désespéré, avait écrit à sa femme, lui  
cédant avant de quitter le pays, la lettre  
restée chez des voisins insoucians. L'ins-  
cription, envoyée de la prison un mois  
plus tard, eut le même sort, et ce fut seu-  
lement après une nouvelle attente que,  
s'étant adressé enfin au maire de sa com-  
mune, Julien apprit le départ et la mort à  
l'hospice de M..... de celle que tou-  
jours il nommait sa femme avec un res-  
pect douloureux. On lui avait appris en  
même temps que la nommée Marie-Ca-  
therine avait légué la tutelle de ses en-  
fants à une sœur de l'hospice.

Au sein de cette douleur et dans cette in-  
quiétude il avait fallu pourtant que Ju-  
lien attendit l'époque fixée pour sa sortie  
de prison : il avait fait de plus qu'à force  
de travail et de privations, il gagnait l'ar-  
gent nécessaire au voyage de M..... Là, il  
avait appris le départ de la religieuse avec  
ses enfants, et on n'avait pu lui donner que  
le nom du beau-frère de la sœur Sainte-  
Rose et l'indication assez vague de son  
emploi, si bien qu'il avait du consta-

ter encore des semaines à cette recherche.

Voilà comment, d'ail, l'arrivé inquiet et étonné, et aussi surpris et si étonné de trouver mes enfants entre les mains d'une personne si saine, telle que M. et Mme Vallon.

Ces deux personnes, qui n'avaient rien, étaient sur ses lèvres et et à l'air de dans ses yeux. M. Vallon trait, en regardant Germaine et moi, de saine, se penchant pour embrasser les enfants, et Annette avait un sourire capable et fin, qui disait beaucoup de choses.

Leur beau jour, c'était le dimanche, parce qu'ils allaient ensemble à la campagne, dans les bois, se promener, causer, jouer en toute liberté. Le papa et la maman, naturellement, suivaient les enfants, qui, selon l'usage des enfants, des papillons et des oiseaux, couraient en zigzag, de tous côtés, au caprice ou à l'aventure. M. et Mme Vallon, gens plus posés, restaient dans l'allée ou dans le chemin, laissant Julien et Germaine se disputer la surveillance de leurs bambins et se suivre pas à pas.

— Sais-tu que nous avons l'air de patronner des amoureux ? disait M. Vallon à sa femme.

— Et pourquoi pas ? répondait Annette en souriant.

Il est certain que cette communauté d'enfants, sans lien conjugal, devenait

fort embarrassante. Pour que Céline rougit, et aussi Julien, il suffisait de l'honnête méprise d'un passant. Et puis, dans cet amour commun, que de gênes, que de précautions fâcheuses pourtant imposées. Pis encore, que d'imprudences obligées, commandées par le caprice ou l'innocence des enfants ! Et pourquoi ?... .

Un jour à Vincennes,

— Mademoiselle Céline, dit Julien, savez-vous ?...

— Quoi donc ?

En demandant cela, elle rougit sans savoir pourquoi. Julien avait l'air tout saisi ; et cela lui serrait le cœur à elle-même.

Il reprit avec effort.

— Voilà bien des jours que je n'ose pas... vous dire... Vous voyez... tout le monde nous croit mariés !

— Ah !... sans doute !... répondit-elle d'une voix altérée, en détournant la tête. Que voulez-vous... que j'y fasse... moi ?...

— Ce que je veux..., dit-il. Vous êtes la mère de mes enfants... Ils sont bien heureux !... Mais moi !... moi je voudrais aussi... du bonheur ; je voudrais... que vous fussiez ma femme.... Ah ! mademoiselle Céline, vous ne me répondez pas ?... Si je vous ai fâchée, pardonnez-moi !

La jeune fille, en effet, comme si elle n'eût pas entendu, regardait d'un autre côté, vers la pelouse où Petit-Jean, riant aux éclats se roulait en l'appelant. Et pour-

tant cet appel, si promptement obéi d'ordinaire, elle semblait aussi ne pas l'entendre.

— Vous ne répondez pas ? répéta Julien. Oh ! je le vois, je vous ai fâchée ! Oui, c'est trop d'orgueil à moi ! je me le disais, mais je n'ai pu m'empêcher...

— Est-ce qu'on épouse une religieuse ? dit-elle enfin, rappelant ainsi—était-ce méchamment ? Non ; plutôt, je crois, pour cacher son trouble, — ce qu'il avait dit à Annette les premiers jours.

— Ah ! s'écria-t-il, quoi ! cela ne se peut pas ? serait-ce vraiment impossible ?

L'accent de sa voix était si ému, si déchirant, qu'elle ne put s'empêcher de se retourner vers lui, et le voyant si pâle, si malheureux, si craintif, elle n'eut plus de doutes sur son amour....

Quelques semaines après, on célébra leur mariage, qui fut civil seulement. Elle avait fait bien du chemin, sœur Sainte-Rose, depuis le jour où elle demandait en pleurant à la Sainte Vierge la permission d'aimer de pauvres enfants ! Ses idées avaient en effet beaucoup changé ; mais elle n'en était pas moins restée pieuse, car la piété, religion du cœur, est d'ordre humain, comme toutes choses de notre monde. Plus éclairée maintenant, plus intelligente, elle n'en savait que mieux aimer, et l'ordre humain aussi a ses choses sacrées.

Mme Primprelle, M. Grenier, Mme Lafre, M. Zinet et Mme Brochant proposent en exemple à tous les beaux-pères M. Julien Emaury, qui se conduit, vis-à-vis des enfants de sa femme, absolument comme s'ils étaient ses propres enfants.

ANDRÉ LÉO.

FIN

---

*Reproduction autorisée par les seuls journaux qui ont traité avec la Société des gens de lettres.*

---

— L'Athénée donnera demain samedi *Une Folie à Rome*, de F. Ricci. Mlle Marimon chante Laurence; sa voix a plus d'éclat, de pureté, de souplesse que jamais; Soto est étonnant de verve. — Une indisposition de M. Jourdan retarde encore *les Brigands*, de Verd. Mlle Torini a obtenu lundi dernier le plus brillant succès.

— A l'Ambigu-Comique, M. Henri Monnier n'a plus que quatre représentations à donner; c'est donc lundi 11 avril qu'aura lieu la dernière de ce spectacle amusant au dernier point. — Le théâtre fera relâche pour la répétition générale de *l'Arracheur de dents* mercredi 13 avril sera le jour, si impatiemment attendu, de la 1<sup>re</sup> représentation de ce drame, à la mise en scène duquel l'administration a apporté tous ses soins.

